

## LA FIN DU CAMP D'ESPARRON

## L'attaque de l'ermitage d'Esparron

Le 3 février 1944, le monastère d'Esparron, sur les pentes sud-est du Vercors, est attaqué par sept cents fantassins allemands, deux automitrailleuses, des mortiers. Le maquis du C11 qui l'occupe est un des camps les plus anciens de l'AS Vercors. Il compte trente jeunes gens, dont dix seulement sont armés. Son chef est *Grange*, ancien sergent d'infanterie alpine.

Obligés de céder le terrain devant la supériorité numérique écrasante, les maquisards gagnent les sommets environnants, infligeant à l'ennemi des pertes évaluées à vingt ou trente tués ou blessés. Eux-mêmes laissent deux morts sur le terrain et emmènent trois blessés. Il y a quatre ou cinq disparus, un déporté.

Ils ont tout perdu. À beaucoup d'entre eux, il ne reste qu'une arme, un pantalon, une chemise, des chaussures. Pas d'argent, rien à manger. Il fait - 15°, et ils savent qu'ils seront traqués dans les montagnes.

Heureusement, leur conduite parfaite vis-à-vis des populations civiles avoisinantes leur a attiré la sympathie des paysans. Ceux-ci savent fort bien qu'ils n'ont pas affaire à des pillards et que *Grange*, leur chef, maintient une discipline de fer dans le camp.

Deux petits villages – Trézanne, au pied du Mont-Aiguille, et Clelles – recueillent en grand secret les survivants. Mais les Allemands vont revenir. Ils l'ont dit en partant. Pour eux, l'affaire est un cuisant échec, et malheur à ceux qui auront aidé les partisans ; malheur à ceux dont le cœur n'est pas de pierre ; malheur aux Français qui écoutent le soir Radio-Londres pour oublier leur incessant cauchemar. Déjà, avant de quitter la région, les Boches ont incendié un hôtel et déporté ses patrons, parce qu'on y a trouvé un jeune du camp que ses parents venaient voir de Marseille, et qui fut déporté en Allemagne.

Pour éviter des catastrophes plus importantes, il faut réfléchir et agir rapidement.

La façon dont l'attaque a été menée par les Allemands qui connaissaient à fond le dispositif d'alerte et de défense du C11, la fouille des maisons sympathisantes (*Casseyre* et hôtel *Michel*) suppose l'existence d'un ou de plusieurs agents de renseignements dans le secteur.

Le camp doit quitter la région le plus tôt possible. Ainsi les Allemands ne trouveront pas sa trace et ne pourront pas se livrer à des représailles sur les civils. Le nomadisme perpétuel imposé aux partisans rend cette décision immédiatement exécutoire, et le départ est fixé dans la nuit du 7 au 8 février. Le camp ira s'établir au col de Rousset-en-Vercors, après s'être regroupé dans le massif du Diois, où *Hardy* (héros mort à *Vassieux*) s'occupe activement de trouver un cantonnement.

(PEPE)

Le 2 février au soir, je pars prendre la garde avec *Cornu* dans la gaitoune qui sert de poste, avec une mitrailleuse et deux grenades. Après avoir allumé du feu dans un vieux poêle, nous sortons tour à tour sur la route puis rentrons nous réchauffer non sans quelque inquiétude. Ce ne sont pourtant pas des enfants de chœur qui veillent. Les heures s'écoulent lentement, mais aucune ne nous apporte le sommeil. À 5 heures, *Pétrole* part prendre le train pour une liaison. À 6 h 40, *Rasemotte* passe pour aller chercher du linge lavé par sa mère, qui est venue le voir à *Mens*. Je lui

dis de s'inquiéter si la relève vient. Il promet et s'en va. Puis un bruit de moteur attire notre attention et nous pensons que ce sont des camions qui viennent à la scierie. 7 h 15, j'appelle la relève par téléphone. *Cornu* va se dérouiller les jambes vers le viaduc quand soudain, il revient en me criant : « *Les Boches, les Boches* ».

Je passe plusieurs fois le signal d'alerte et m'apprête à rejoindre le camp, quand plusieurs explosions sourdes et puissantes me font comprendre que nous sommes coupés de nos amis. Nous escaladons la côte qui mène au monastère. À mi-pente, des cris nous arrêtent, nous sommes à trente mètres de la route. Je m'apprête à tirer à travers des camions sur les hommes qui sont à l'intérieur, comptant sur la pagaïe qui en résultera pour nous échapper. Soudain, je vois surgir un boche, hurlant et gesticulant, suivi à quelques pas par une dizaine d'autres, patrouillant le coin sans nous voir. Une espèce de voiture bizarre, en laquelle je reconnais une automitrailleuse, avec deux armes braquées sur le versant opposé au nôtre, fait un bruit de ferraille. Je dis à *Cornu* : « *Nous sommes servis* ». Tapis derrière notre arme, nous voyons défiler au moins trois cents Allemands, circonspects, peu rassurés. Leur démarche est lourde et lente. Au milieu de la colonne, trois civils et deux officiers causent et fument.

Dans l'impossibilité de rejoindre le monastère où la fusillade fait rage, une visite au camion s'impose. Nous voilà partis vers le viaduc, passant à travers bois. Un train arrive. Dans des wagons à bestiaux, portes ouvertes, des boches et encore des boches. Nous nous engageons prudemment sur le viaduc après son passage. Nous voici au-dessus de la route, nous découvrons les voitures. Un grand « chleu » accoudé au capot d'une traction, cause gaiement, allume une cigarette, aspire quelques bouffées, se redresse, admire le paysage, met les mains dans ses poches. Il va nous voir ! « *Trop tard pour toi, mon vieux* ». À l'emplacement du cœur, un bel insigne brillant me sert de cible. Il s'écroule sans lâcher sa cigarette et sans retirer les mains de ses poches. *Cornu* crie : « *Il aura droit au pardessus de bois* » et nous détalons. Malheur, la voie est droite à cet endroit, nous sautons dans le bois à gauche. Pas de chance, au bout de cinquante mètres nous voyons des voitures et entendons des hurlements de boches. Je n'ai pas pensé qu'une branche de chemin rejoignait la route nationale. Nous courons vers la voie où une fusillade nous accueille sans nous toucher. Nous replongeons dans le bois où nous nous bornons à suivre la crête des hauteurs où nous sommes arrivés. Les camions et les motos suivent la route dans le même sens que nous, il nous faut franchir la voie et partir en direction de la montagne pour rejoindre la gare de Saint-Maurice-en-Trièves où un train doit passer à une heure. Après une marche forcée à travers rocs et torrents, nous sommes en vue de la gare. Cachés dans un bosquet, nous l'épions un bon moment. Rien ne bouge. J'arme ma *Sten* et avance rapidement vers le bâtiment, prêt à faire feu. Au travers des vitres, je ne vois pas l'ombre d'un boche. Au buffet, une femme s'affole, nous emmène dans la cuisine où plusieurs civils nous questionnent et nous bourrent de friandises. Le patron nous donne à chacun une veste bleue et une vieille casquette. La mitraillette démontée dans la musette, j'ai l'air d'un ouvrier. Nantis de billets, nous prenons le premier train en partance. Dans le compartiment, nous rencontrons la mère de *Rasemotte* en pleurs. L'hôtel a été incendié, les Boches ont tout pillé, emmené GU et l'hôtelier.

*Payot*, que nous trouvons à Lus-la-Croix-Haute, nous prend en charge et nous transporte à Die, chez lui. À l'entrée de la ville, un barrage de GMR vérifie les papiers d'identité. Je sors ma blague, roule une cigarette, demande poliment du feu à l'un d'eux ; une brève conversation s'ensuit et je le quitte par un « *au revoir, vivement le lit* » qui le fait s'esclaffer d'un rire grossier et bête. Pauvre âne, si tu avais su ce que contenait ma musette, tu aurais verdi de peur.

Nous voici chez les parents de *Payot* où, vers dix heures, *Hardy*, qui a amené *Nanou*, blessé, à l'hôpital, avec l'aide des FTP de Menée, vient nous voir. Plus tard, nous apprendrons que *Bordeaux* et *Berlingot* ont été sauvagement assassinés et mutilés par les nazis, et que l'on a amené à la scierie un adjudant-chef allemand avec quatre balles dans le cœur et un soldat qui avait hérité d'une cinquième, tous deux morts. Les boches avaient aussi quatorze blessés. Ramenés au C11, qui se trouve dans un état voisin de la pagaïe et où *Payot* remet de l'ordre, nous nous comptons une équipe de trois ou quatre du C11 pour rejoindre le camp.

(PAUL)

Il ne faisait pas encore tout à fait jour, la cloche venait à peine de sonner, je m'apprêtais à lacer mes chaussures quand une lueur attira mon attention vers le couloir. *Bordeaux*, qui s'était levé un peu après moi, la vit aussi, si bien que nous pensions rêver encore. Une deuxième, puis une troisième lueur nous fixèrent. Il s'agissait de fusées. Réveiller tout le monde et avertir le *Vieux* fut vite fait. Une rafale de fusils-mitrailleurs tirant dans l'encadrement de ma fenêtre où j'observais, d'un bond je fus sur le côté, bien placé pour voir une colonne de SS occuper un bâtiment à trente mètres du nôtre. Après une brève tentative de résistance inutile, Grange donna l'ordre de repli. Pris à l'improviste, il fallait agir vite et sortir dispersés. Sur le pas de la porte, *Bordeaux*, assourdi par les explosions de mortier, et n'entendant pas mes appels, s'écroula sous le feu des nazis. Rejoignant un groupe déjà attardé dans le monastère, une nouvelle rafale de mitraillette atteignit *Le Pape*, au poignet. Par une autre sortie encore libre, nous cherchâmes refuge dans la broussaille et les rochers. À peine avons-nous couru une centaine de mètres qu'une forte détonation se fait entendre au monastère. C'était un obus de mortier qui l'avait touché dans le milieu. Nous n'étions pas au bout de nos peines, malheureusement. Avec *Le Pape*, déjà fiévreux, nous dûmes épuiser nos forces et déployer nos talents d'alpiniste pour sortir de ces lieux.

(MARSEILLE)

Chez la *Mémé*

Le C11, après ce coup dur, loge au col du Rousset, chez la *Mémé* Bordat. Le C12 est au chalet Béliet, les contacts sont fréquents. L'entraînement militaire, et plus particulièrement le tir au mortier, se fait en commun.

De mars à juin, le camp vadrouille dans le sud du Vercors et le Diois, restant quelques jours ici, quelques jours là. Au rang des Pourrets, les hommes sont rééquipés avec de l'armement italien. À Rimon-et-Savel, ils sont accueillis à bras ouverts par la population. Le garagiste de Die, dévoué à notre cause, est le transporteur habituel. À Rousset, le C11 réceptionne un parachutage. À Vassieux, l'armement se complète par des fusils anglais, trois FM, des *gammons*. *Mémé* Bordat est presque une cantinière. Son stock de pinard et de pastis est attrayant. Un message annonce, le 15 avril, une forte opération de nettoyage par la Milice et GMR. Les éléments les moins valides du camp, et il y en avait, tant les peines de l'hiver ont été cuisantes, sont dispersés en lieux sûrs. Une quinzaine d'intrépides reste en groupe d'action, pour la durée de l'opération, et se propulse vers Espenel. Une liaison y apporte les nouvelles de la maison Bordat, incendiée, quelques victimes à Vassieux, Rousset mis à feu, le C12 contre-attaquant et infligeant des pertes à la Milice, et un coup de mains sur la route de Die à Valence.

À l'affût, à deux cents mètres d'un poste de miliciens, au bord de la route, nous attendons la première voiture, qui passe, sûrs qu'elle ne pouvait contenir d'autres gens que les miliciens puisque le passage leur était réservé entièrement. Et il est 3 h du matin. Des phares ! Pépé dégoupille son *gammon*, patiente un moment, et hop ! le lance. Une explosion formidable nous secoue les entrailles, ébranle la nuit, nous précipite sur la route où la voiture repart cahin-caha. *Pépé* se fait sonner les cloches, nous détalons. Nous avons failli faire sauter D'Agostini et son PC, car c'étaient eux qui subirent cette secousse.

(PAUL)

Rejoignant la Matheysine et repassant ensuite à Esparron, le groupe retrouve les restes du vieux monastère. À La Motte-d'Aveillans, une douche chez les mineurs est la bienvenue. Au lac du Poursollet, la jonction est faite avec le C12 et le camp Roudet. Un coup de mains à Vizille est réussi. Le calme revenu, ce camp se reforme à Béguerre. *Nimbus* et les Pontois grossissent encore l'effectif. Les autres camps nous ont suivis jusque-là. *Thivollet* rassemble un jour tout son monde : deux cents hommes, et dans une harangue, promet le débarquement pour bientôt, en nous démontrant que les épreuves et les joies partagées avaient fait jusqu'à présent la force des

maquisards traqués. Il expose en quelques mots ce qu'il attendait d'eux. « *Le revolver 1892 est une bonne arme* », annonçait un nouveau parachutage. De la Fontaine de Gerland, des patrouilles en plaine tâchaient de surveiller les mouvements ennemis. Des camions sont réquisitionnés pour activer nos manœuvres. C'est une patrouille qui, le 6 juin 1944, apporte au camp la grande nouvelle : les Alliés ont débarqué sur la côte de Normandie. Conformément aux plans prévus, le C11 gagne le col du Rousset, côté sud, pour y jouer son rôle dans la tragédie à venir.  
(à suivre)

Source :

*Le Pionnier du Vercors*, n°17, décembre 1976, pp. 6-7

Auteur : Jean-William Dereymez